

Pourquoi enseigner le discours journalistique au collégial ? Entrevue avec François Marcotte

Isabelle L'Italien-Savard

Numéro 166, été 2012

Littérature et journalisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67261ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

L'Italien-Savard, I. (2012). Pourquoi enseigner le discours journalistique au collégial ? Entrevue avec François Marcotte. *Québec français*, (166), 31–33.



Pourquoi enseigner le discours journalistique au collégial ?

ENTREVUE AVEC FRANÇOIS MARCOTTE*
PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

La thématique du dossier de ce numéro, « Journalisme et littérature », convenait tout à fait, me semblait-il, à mon collègue François Marcotte, qui se proposait d'orienter son cours, cette session-ci, autour du journal. J'ai bien sûr sollicité une contribution au dossier sur son expérience, déclinée par manque de temps vu l'ampleur que prenait la préparation du cours. Pourtant, je n'ai pu faire autrement que de réitérer ma demande en voyant les travaux de fin de session sur son bureau : des journaux créés par les étudiants, de véritables œuvres d'art. Cette fois, pour éviter le refus, et comme la date de tombée était déjà passée, j'ai proposé un article sous forme d'entretien... qu'il a accepté.

D'abord, pourquoi avoir choisi d'enseigner le discours journalistique ou médiatique et de quelle façon l'as-tu intégré au programme d'enseignement du français au collégial ?

Lire le journal est une activité quotidienne plutôt banale, du moins pour certains. Or ce geste machinal, bien qu'il ponctue l'inanité d'une vie trop souvent programmée et bien huilée, peut se transformer en une activité passionnante. Tourner les pages d'un quotidien nous permet, d'une part, de mieux participer à la vie démocratique et, d'autre part, de fréquenter des textes bien différents, car « les textes journalistiques ne sont pas de même nature et ne remplissent pas les mêmes fonctions¹. » Cette double valeur, celle d'interpeller l'étudiant « citoyen » et celle, plus pédagogique, d'analyser une grande diversité de textes, explique, très certainement, mon intérêt à enseigner à des cégépiens l'art de bien lire le journal, une activité trop souvent ignorée dans le cadre des cours de français au niveau collégial. Cela étant dit, lire le journal serait

en soi une activité plutôt insipide, selon la pédagogie « moderne », si elle n'était accompagnée de deux autres volets, plus « actifs » disons, soit écrire un journal et produire un journal télévisé.

Par ailleurs, en ce qui a trait à l'intégration du journal dans le programme de formation en français au collégial, le cours de « formation propre » ouvre grand la porte à l'écriture journalistique et au discours médiatique, d'autant qu'au Cégep Limoilou, où il est donné en quatrième session, l'intitulé du cours, « Communication et discours » invite de lui-même à l'association. L'énoncé de la compétence stipule d'ailleurs que l'étudiant doit « produire différents types de discours oraux et écrits² » et l'élément de compétence principal du cours est plus précis encore : « Rédiger et présenter des textes du type informatif, critique ou expressif, liés notamment au champ d'études de l'étudiante ou de l'étudiant ». On voit donc que l'écriture journalistique s'arrime fort bien au dernier cours de littérature du cursus collégial, car elle permet, entre autres, d'explorer trois types de discours : informatif, expressif et critique.

En gros, en quoi consiste la démarche de ton cours en fonction de l'étude du discours médiatique ?

Comme les étudiants doivent, à la fin du cours, produire un journal de a à z et produire un bulletin télévisé à partir du journal écrit, l'essentiel de la session est consacré à les outiller en enseignant d'une part des notions plus théoriques et d'autre part en proposant l'étude de différents textes journalistiques.

D'abord, le bon vieux schéma de la communication de Jakobson permet de mieux voir l'ensemble de la situation de communication et d'insister sur l'importance de l'intention de communication. À cet égard, les trois types de discours qui seront

expérimentés dans les productions écrites, soit informatif, expressif et critique, répondent différemment au modèle du schéma de la communication. Ensuite, certains procédés rhétoriques sont expliqués – notamment les différents types d'arguments – et même expérimentés dans une joute oratoire. Ces procédés seront réactivés dans l'écriture de textes qui visent à convaincre, comme l'éditorial ou la chronique.

Avant d'écrire, il importe bien sûr de comprendre la nature même des écrits journalistiques, c'est-à-dire d'être capable de faire la différence entre les types de discours (informatif, expressif et critique) et de bien comprendre que puisqu'ils ne remplissent pas les mêmes fonctions, ils n'obéissent pas aux mêmes règles sur le plan formel. L'intention ou la visée du texte influence forcément sa forme. Par exemple, à partir d'un même fait, le discours sera neutre et objectif si l'on veut informer le lecteur ou laissera poindre des traces de subjectivité si l'on veut commenter la nouvelle pour le lecteur. Fond et forme sont donc toujours observés de pair lorsqu'il s'agit d'analyser différents exemples de textes journalistiques. Bien entendu, les distinctions entre les catégories de discours médiatiques permettent aussi de nommer les différents écrits selon leurs caractéristiques, de la nouvelle à l'éditorial en passant par la critique culturelle ou la chronique.

Enfin, au-delà des composantes d'un journal, il faut aussi envisager celui-ci dans son ensemble. Normalement, un quotidien satisfait à quatre grandes intentions, dont la hiérarchie devrait être d'informer, de commenter l'actualité, de mobiliser les lecteurs autour de centres d'intérêts et de divertir. La composition de l'objet « journal » appelle une analyse qui permet une distinction entre les différents quotidiens québécois, ce que j'invite les étudiants à observer en comparant *Le Devoir*, *Le Soleil* et *Le Journal de Québec*, notamment.

Cette analyse des journaux permet-elle d'aborder des questions davantage « éthiques » ou politiques ?

Évidemment, cet aspect ne peut que déborder sur des considérations sociales et politiques. En théorie, le rôle des médias dans notre société est de se faire le chien de garde de la démocratie, en informant de façon objective, par exemple. Or on s'aperçoit vite que la dimension « divertissement » a tendance à prendre le pas sur l'information dans certains médias. La tension entre vérité et rentabilité influe sur la façon dont les journaux traitent l'information, sur la place qu'il lui donne. Comme l'existence même du quotidien dépend de sa rentabilité, son aspect attrayant est souvent privilégié au détriment de sa « neutralité ». Le contenu d'un journal est également coloré par l'idéologie des groupes de presse qui en sont propriétaires ou par la présence d'annonceurs qu'il ne faut pas froisser. Et l'aspect divertissant du journal devient une préoccupation de plus en plus importante, alors que les chroniqueurs sont maintenant recrutés pour leur valeur attractive, qui vise à séduire le lectorat. On mise d'ailleurs sur le sensationnalisme pour attirer la clientèle, ce qui ne peut manquer de transformer la vérité ou même de la reléguer au second plan. La nature même de la nouvelle est attaquée. On peut s'interroger, par exemple, sur la pertinence



CÉGEP LIMOILOU **Lueur matinale**
Les nouvelles qui réveillent
ANNÉE 1, N° 1 15 MAI 2012

EFFET DES CELLULAIRES SUR L'ENVIRONNEMENT

UNE ÉQUIPE DE FINISSANTS EN SCIENCES NATURE FAIT LE POINT

Par Marianne Boiteau

DANS CE NUMÉRO :
Enquêtes 1
Nouvelles 3
Chroniques 5
Sciences 8
Culture 10
Sports 12

Selon un rapport de l'ONU, il y avait plus de 5 milliards d'abonnements de téléphonie mobile en 2011 dans le monde. Toutefois, rares sont ceux qui se sont véritablement questionnés sur l'impact de cet outil de communication sur les vapeurs d'eau dans l'environnement. Quatre élèves du programme de sciences de la nature au Cégep Limoilou ont dédié leur projet de fin de DEC sur l'interaction des ondes émises par les cellulaires et la molécule d'eau.

Les ondes émises par les cellulaires se trouvent dans deux bandes de fréquences : 800-900 MHz et 1800-1900 MHz. La fréquence de résonance de la molécule d'eau, soit la fréquence minimale à laquelle la molécule vibre, est précisément de 2450 MHz. Lorsqu'elle vibre, la molécule d'eau émet de la chaleur, au point où elle entrera en ébullition. Au niveau de l'environnement, les vapeurs d'eau sont l'un des gaz à effets de serre les plus puissants. Cela peut paraître très surprenant, mais la vapeur d'eau est à l'origine de près des trois quarts des gaz à effets de serre sur notre planète. Puisque la limite supérieure de fréquences des cellulaires (1900 MHz) est assez près de la fréquence de résonance de l'eau (2450 MHz), les quatre étudiants ont trouvé pertinent d'analyser la problématique de plus près.

« Nous avons tenté, même si ça semble très tordu, de faire chauffer de l'eau avec des cellulaires. »
- Étienne Brisson

Étienne Brisson, l'initiateur du projet. Les cégépiens ont donc réalisé un montage constitué d'un becher contenant un volume d'eau précis, d'un thermomètre électronique et de quatre cellulaires en communication l'un avec les autres. Les étudiants se sont aussi assurés de faire un « témoin », soit un montage identique au premier, mais sans cellule. Pour éviter que les appareils émettent de la chaleur à cause de leur batterie, un petit ventilateur de 12 volts a été placé près de chacun d'eux, permettant ainsi une circulation d'air. Finalement, après 3 heures, la température de l'eau entourée de cellulaires était la même que celle sans cellule. En effet, le taux de variation de la température de l'eau en fonction du temps avait été le même pour chacun des montages. Quelles ont été les conclusions tirées ?

« Nous nous sommes rendus compte que même si la fréquence des ondes émises par les cellulaires semble numériquement proche de la fréquence de résonance de la molécule d'eau, d'un point de vue physique, la

Le montage est constitué d'un becher, d'un thermomètre électronique et de quatre cellulaires. Photo prise par Marianne Boiteau.

appareils de communication ne sont pas assez énergétiques pour provoquer l'évaporation de l'eau.

Un danger pour la santé ?
En ce qui concerne le corps humain, les effets des cellulaires sont encore peu connus. Pour le moment, Santé Canada et l'Organisation mondiale de la Santé soutiennent que ces ondes ne sont pas nocives ni pour la planète, ni pour l'être humain. Cependant, l'une des études les plus souvent citées sur le sujet, soit celle menée par l'Hôpital universitaire d'Orebro, en Suède, a montré un risque de tumeur cérébrale 5 fois plus élevé chez ceux qui ont commencé à utiliser un téléphone cellulaire avant l'âge de 20 ans. Le

d'une nouvelle en regard de sa valeur « informative » : est-ce un sujet d'intérêt public, qui sert la démocratie, ou une nouvelle secondaire, qui répond davantage à la curiosité du public ou qui sert de publicité ? On entre ici forcément dans la convergence des médias et de ses effets sur le lectorat... et sur la démocratie.

C'est ici que la dimension « citoyenne » du cours prend tout son sens... Ces questions invitent les étudiants à poser un regard critique sur l'intégrité des médias qui les entourent et à juger de la valeur de l'information qu'on leur transmet. Par exemple, à Québec, le paysage médiatique est fortement coloré par l'influence de ce qu'on appelle la « radio poubelle », à laquelle bon nombre d'étudiants s'abreuvent. C'est l'occasion de leur faire réaliser la façon dont l'information leur est livrée, c'est-à-dire non seulement quel type d'information est transmis ou quels procédés rhétoriques sont utilisés, mais aussi dans quelle mesure le discours est encadré ou supporté par la publicité des annonceurs ou en quoi la popularité des animateurs indique l'importance accordée à la valeur attractive du média, souvent au détriment de l'intention d'informer : on délaisse l'information brute et objective pour privilégier le commentaire sur celle-ci.

Quelles réalisations les étudiants ont-ils faites et comment peuvent-ils réinvestir ces acquis ?

Le projet de session s'est déployé en deux volets : la réalisation d'un journal papier complet et la présentation d'un bulletin télévisé à partir du journal écrit.

Regroupés en équipes de quatre ou cinq, les étudiants devaient d'abord créer un quotidien en respectant certaines contraintes. Chaque étudiant devait signer trois textes (deux de 500 mots et un de 250 mots), parmi lesquels une figure imposée : un texte informatif portant sur leur champ d'études. Les deux autres textes sont laissés au choix, mais il faut que l'étudiant s'assure, dans les trois textes remis, d'avoir expérimenté au moins deux des types de discours vus en session, soit informatif (nouvelle, enquête, rapport d'expérience ou de projet, portrait, entrevue, reportage) ; expressif (chronique, éditorial, lettre d'opinion) ; critique (un texte critique portant sur un objet culturel).

L'objet papier doit vraiment s'inspirer d'un véritable quotidien : on le baptise (en ajoutant parfois même un sous-titre), il comporte au moins cinq sections pour diversifier les sujets (politique, culture, économie, société, sport, etc.) et ses pages sont « hiérarchisées » en fonction de l'importance des sujets. La mise en page doit être attrayante en imitant la facture consacrée par l'usage : titrage des sections, photos avec légendes, articles titrés et signés, etc.

Pour ce qui est du bulletin télévisé, les étudiants doivent en fait présenter un journal « oral », là encore inspiré de ce qu'on observe à la télé ou à la radio. L'évaluation porte alors davantage sur la façon de s'exprimer oralement, par exemple sur les moyens choisis pour distinguer un ton neutre et objectif d'un ton expressif pour livrer l'information. Bien que la version « en direct » soit permise (puisque les rudiments de la technique vidéo ne sont pas enseignés), la grande majorité des étudiants préfèrent présenter un montage filmé de leur bulletin, dans lequel ils prennent soin d'insérer aussi des nouvelles météo fictives ou même des publicités.



Ils doivent bien sûr désigner un chef d'antenne ou un présentateur et se transformer en véritables journalistes, en réalisant par exemple leurs entrevues sur le terrain.

Ce projet apparaît tout à fait pertinent en regard d'un nouveau phénomène social : le journalisme-citoyen.

À l'ère du 2.0, tout un chacun peut pratiquer le journalisme – ou croit pouvoir le faire. Mais c'est trop souvent sans connaître les rudiments de ce métier. Alors pourquoi ne pas donner la chance aux étudiants, ces citoyens de demain, d'expérimenter le discours journalistique, et ce, dans un environnement contrôlé ? Qui sait, cela évitera peut-être certains dérapages. □

* Professeur de littérature au Cégep Limoilou

Auteurs des pages titres de journaux

Le Décrasseur : Alexandre Grenier, Didier St-Laurent, Guillaume Rodrigue et Jean-Patrick Beaulieu.

Lueur matinale : Marianne Boiteau, Tommy Boucher, Philippe Grenier, Tamara Juric et Carl Laverdière.

L'aurore : Maxime Gauvin, Maxime Chenel, Maxime Royer, Samuel Gauvreau, Pierre-Olivier Cimon et Daniel-Serge Careau.